

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. 1
Six mois. 3 fr. 1
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

Contre les Bourreaux

Pour les Camarades Japonais

Heures d'Angoisse

C'est avec angoisse que nous attendons les nouvelles du Japon. Les délais vont expirer, où, selon les communiqués officiels, doit être décidé du sort de nos amis de là-bas.

À Tokio, la Cour de cassation va rendre son arrêt. Arrêt de vie ou de mort.

Tandis qu'à travers nos campagnes vont tinter les cloches de Noël, tandis que s'apprête la fête traditionnelle, là-bas, par delà l'immense continent, dans la ténacité d'un procès secret, se discute le supplice de ceux qui — plus que le doux vagabond de Judée — ont œuvré pour que s'ouvre au monde une ère nouvelle.

Œuvre d'une portée immense que celle qui ont été les travailleurs ! Ils sont les précurseurs non seulement d'un peuple, mais de toute une race de cinq cents millions d'hommes qu'écrase ou que guette le capitalisme moderne. Ils sont l'acheminement vers les opprimés d'Europe et d'Amérique pour l'union libératrice contre les maîtres. Ils sont les garants et le présage des temps qui verront les hommes sauvés des misères et des servitudes, sans chefs, unis pour le libre travail et la fraternelle entraide des bords de la Seine jusqu'aux pieds du Fushiyama.

Et voilà ceux que l'on veut immoler, et voilà pourquoi on les veut immoler, sous le prétexte de je ne sais quel fallacieux complot. Ce que l'on veut étrangler, avec le lettré Kotoku, avec la noble Kano, avec ces vingt-quatre, que l'Ambassadeur Japonais dit avec mépris appartenir aux « basses classes », c'est la grande Idée d'émancipation sociale.

Cependant, la grande presse mondiale se tait sur l'attentat projeté. Elle cache les conditions abominables dans lesquelles ces hommes vont peut-être être livrés au bourreau. Elle tait le huis-clos, le tribunal d'exception, les mesures extraordinaires prises par le gouvernement mikadonal pour faire le silence sur le drame judiciaire.

Elle a ses raisons, la grande presse mondiale et française. Il y a les banquiers d'emprunts japonais à ménager. Il y a les gens de gauche qui ne veulent pas froisser l'allié de la « libérale » Angleterre.

Et cependant malgré tout, malgré les précautions et les censures, le crime se sait. Si la grande presse est complice, deux modestes mensuels : *Mother Earth* de New-York, *Freedom* de Londres, jettent le cri d'alarme qui se répercute. Et partout, à Londres, à New-York, à Paris s'élève la grande clameur de protestation.

Des hommes d'opinions bien différentes ont joint leurs voix pour un même cri d'indignation. Les prolétaires ont

proclamé leur solidarité avec les vailants d'Orient. Cela est bien. Les ambassadeurs japonais ne peuvent plus ignorer le sentiment du monde civilisé.

Et l'angoisse pourtant nous étirent encore. Si terribles sont les obstacles, si grand est le péril qu'on ne peut donner trop d'efforts pour sauver Kotoku et ses amis.

Il y a des hommes, parmi nos adversaires et parmi nos amis, dont la plume est puissante et la voix écoutée. Qu'ils se hâtent, car le temps presse et qu'ils n'assument pas l'atroce responsabilité de n'avoir pas fait tout ce qui était possible pour arracher au martyre les admirables Japonais.

Pétrus.

La protestation de Paris

L'indignation commence à se faire jour dans différents milieux. Espérons que les choses n'en resteront pas là. Il y a dans cette affaire toute une procédure scandaleuse employée par un pays qui se dit civilisé et qui doit soulever la conscience de tous les hommes épris de justice. Le Japon est-il oui ou non une contrée barbare à mettre au ban des nations civilisées ? Telle est la question qui doit se poser dans l'esprit de tous.

L'ORDRE DU JOUR DE LA C. G. T.

L'ordre du jour suivant a été voté par le comité confédéral de la C. G. T. et adressé à l'ambassade japonaise à Paris et à Londres :

« La nouvelle de la condamnation à mort du docteur Benjiro Kotoku et de 25 autres personnes, accusées de complot contre l'empereur du Japon, a produit une vive émotion en Europe.

« Les accusés ont comparu devant un tribunal d'exception ; il n'y a pas eu de débats publics ; tout porte à croire que l'accusation de complot est fautive et que les socialistes japonais ainsi frappés sont victimes uniquement de leurs opinions.

« La classe ouvrière française que nous représentons aime passionnément la liberté et la justice. Elle a toujours regardé le peuple japonais avec une vive sympathie, parce qu'elle le sait brave et généreux. Ce peuple ne permettra pas qu'une injustice s'accomplisse. Nous nous adressons avec confiance à son respect du droit et nous prions les ambassadeurs du Japon à Paris et à Londres de vouloir bien transmettre à leur gouvernement la requête des organisations ouvrières françaises, dont nous sommes les représentants, pour que le procès des 26 condamnés à mort soit révisé et que, lorsque leur innocence aura été reconnue, ils soient mis en liberté. »

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE DU PARTI SOCIALISTE

La C. A. P. saisie des conditions dans lesquelles vingt-six socialistes et révolutionnaires japonais ont été condamnés à mort, parmi lesquels un militant et écrivain bien connu, le citoyen Kotoku, qui fut un des premiers propagandistes socialistes au Japon ;

Ces camarades ont été condamnés pour avoir participé à un prétendu complot con-

tre la vie de l'empereur, à propos duquel les gouvernants japonais n'ont jamais indiqué les charges qui pèseraient sur Kotoku et ses camarades ;

D'ailleurs, même si elles étaient établies, elles ne justifieraient à aucun degré le massacre abominable qui est perpétré par les dirigeants japonais ;

La C. A. P. s'élève avec indignation contre le nouveau crime que l'on prépare à Tokio pour étouffer dans le sang la conscience naissante du prolétariat de l'Extrême-Orient et assure les militants menacés de toute sa solidarité internationale.

AUX SOCIÉTÉS SAVANTES

Voici l'ordre du jour qui a été acclamé dans le meeting tenu aux Sociétés Savantes, mardi soir, 20 décembre, sous les auspices du Comité de Défense sociale :

Ordre du jour :

Les protestataires réunis le 20 décembre 1940, salle des Sociétés savantes à Paris, s'élèvent avec indignation contre la sentence monstrueuse rendue à huis clos par un tribunal exceptionnel de Tokio envers vingt-six militants socialistes et révolutionnaires, et leur adressent leurs sentiments de fraternité et de solidarité internationale.

Ils s'engagent à mener la plus active et la plus incessante campagne pour obtenir l'élargissement immédiat de ces victimes du capitalisme japonais.

Ils s'associent étroitement aux protestations qu'ont déjà élevées les travailleurs d'Amérique et d'Angleterre et décident, comme ces mêmes travailleurs, de faire parvenir au représentant du Japon ce manifeste de réprobation contre toutes les tentatives faites par les barbares d'Extrême-Orient pour étrangler les idées d'émancipation et de fraternité.

LES INTELLECTUELS

« Nous, sous-signés, protestons de toute notre énergie contre la sentence inique qui vient d'être prononcée par un tribunal d'exception contre le docteur Denjiro Kotoku, Mme Kano et vingt-quatre autres camarades japonais.

« Il n'est pas vrai que ces vingt-quatre martyrs aient tramé ou aient eu seulement l'intention de tramer un complot contre la famille impériale du Japon. C'est grâce à des inventions de ce genre que, l'an dernier, le gouvernement espagnol a pu assassiner Ferrer, au mépris de toute justice. Le seul crime dont Kotoku et ses amis soient coupables, c'est d'avoir vulgarisé au Japon la pensée moderne et les œuvres des sociologues européens.

« Avec tous ceux qui, sur la planète, ont déjà fait entendre un cri de protestation indignée, nous protestons de toutes nos forces contre l'iniquité qui va se commettre, et réclamons la mise en liberté immédiate de Kotoku et de ses amis. »

Cette déclaration porte les signatures d'Anatole France, Octave Mirbeau, Lucien Descaves, Maurice Bouchor, Steinlon, Pierre Quillard, Francis de Pressensé, Ferdinand Hérol, Maximilien Luce, Francis Jourdain, Frantz Jourdain, Auguste Bertrand, Charles Albert, Ch. Laisant, Grandjourné, Jean Grave, André Girard, J. Guérin, Jules Heyne, Mathias Morhardt, A. Pratelle, R. Roure, P. Signac, P. Delesalle, E. Derré, Eddy Clar, J. Couture, Albert et Alexandre Mary, G. Avril de Sainte-Croix.

LA PRESSE

Signalons, parmi les organes qui ont véhémentement protesté contre l'atroce crime, projeté au Japon :

Les Temps Nouveaux, la *Guerre Sociale*, *Voix du Peuple*, *Terre Libre*, et *l'Humanité*, qui aurait peut-être pu, vu la gravité d'une affaire où plusieurs de ses coreligionnaires jouent leur existence, donner un effort plus considérable.

La grande presse bourgeoise, y compris la

plus dreyfusarde, a gardé sur les abominations japonaises un silence inqualifiable ou a seulement reproduit, comme le policier *Matin*, le scandaleux communiqué de l'ambassade de l'avenue Hoche.

LES MÉDECINS

Des médecins français, les docteurs Duchemin, Pierrot, Lafontaine, Sicard de Plauzolle, etc., ont pris l'initiative de la protestation suivante adressée à l'ambassadeur du Japon à Paris :

« Les soussignés protestent contre la condamnation à mort sans jugement public du docteur Kotoku et de ses co-inculpés.

« Ils ont l'honneur de prier l'ambassadeur du Japon à Paris de transmettre cette protestation au gouvernement japonais. »

Pour ceux de Rouen

Il faut les libérer

Ce n'est pas seulement à la mort ou au bain que nous devons arracher Durand, c'est également à la prison ; il faut qu'il soit libéré.

Quoique toute la presse bourgeoise convienne que le secrétaire des charbonniers du Havre ne doit pas être exécuté, notre camarade n'en est pas moins enfermé dans la cellule des condamnés à mort et traité comme tel.

Que l'on ne s'y trompe pas : le gouvernement ne cédera pas aux simples menaces de grève générale. Briand connaît l'organisation ouvrière ; il n'est pas homme à reculer devant une protestation platonique. Il a lancé un défi à la classe exploitée ; il veut par un grand coup enrayer le mouvement d'émancipation du prolétariat ; en faisant condamner Durand à mort il a voulu jeter le désarroi parmi les militants révolutionnaires. Briand ira jusqu'au bout. De même qu'en Espagne, les cléricaux ont frappé dans la personne de notre regretté camarade Ferrer l'apôtre d'une société d'harmonie et de liberté, le grand éducateur libertaire, de même les capitalistes se préparent à frapper en Durand le syndicaliste éducateur.

En effet, Durand avait compris que son premier devoir était d'enrayer le mal qui rongait ses malheureux camarades : l'alcoolisme ; tous les efforts de ce militant se portèrent contre ce fléau. Mais si, en Espagne, on a pu fusiller dans le fossé de Montjuich en compagnie de Ferrer un grand nombre d'autres révolutionnaires, en France, il faut que nous ayons assez d'énergie et de force, non seulement pour sauver la vie de l'un des nôtres, mais aussi pour arracher sa liberté à ses persécuteurs.

Mais si Durand, par le fait qu'il est condamné à mort, intéresse davantage l'opinion publique, nous ne devons pas oublier qu'il y a avec lui trois autres inculpés et condamnés au bain, Lefrançois, Couillandre et Mathieu ;

Que les vrais coupables de la mort de Dongé sont les exploiters capitalistes ; qu'il est donc de notre devoir de sauver non seulement Durand, mais aussi les trois autres, dussions-nous pour cela avoir recours à la révolte.

A. Dauthuille.

A L'AMBASSADE

L'ambassade communique à la presse notes sur notes aussi hypocrites et mensongères les unes que les autres.

« La cour, dit la dernière, a décidé, conformément à l'article 59 de la Constitution, de ne pas admettre pour le moment le public aux débats. Mais, en tout cas, la sentence et les considérants seront lus devant les accusés en présence des avocats, des témoins et du public. On n'est pas encore fixé sur la date à laquelle les débats pourront être terminés. »

La sentence sera lue en public ! Quant aux débats... nous sommes fixés. Le huis clos est avoué. C'est d'un massacre judiciaire qu'il s'agit et non pas d'un jugement.

Pour Dulac

Il faut en finir !

Tous les Français sont égaux devant les lois, décrets, arrêtés, règlements, circulaires et prescriptions diverses. Que vous soyez riche comme Rothschild ou pauvre comme la vieille femme trouvée morte de faim la semaine dernière dans un taudis ; que l'on appartienne au monde de la presse comme un Rochefort, un Drumont ou un Hervé, ou que vous ne soyez que de la modeste corporation des marchands des quatre saisons, comme un Cramquebille, on vous affirmera quand même qu'il y a parfaite égalité dans les récompenses reçues ou dans les peines infligées.

Mensonges ! Mensonges toujours ! Voilà plus de deux mois que notre exécutif, E. Dulac, est en prison pour un article paru dans le *Libertaire*. C'est bien en vertu de la loi de 1881 sur la presse que notre ami est poursuivi. Eh bien ! il est établi par des circulaires et confirmé par la tradition que pour les délits de parole, d'écrits, de manifestations ayant un caractère politique, les peines y correspondant seront subies à un régime spécial appliqué aux détenus de cette catégorie. Il faut ajouter aussi, pour être exact, qu'il est d'usage de faire entrer dans ladite catégorie même les délits de grève. Alors, pourquoi refuse-t-on à Dulac le régime auquel il a droit ? Jusqu'à ce jour, on n'a nullement motivé ce refus. Par trois fois E. Dulac s'est adressé au ministre : on n'a pas même donné un accusé de réception. Il a vu le directeur de la Santé et a insisté pour qu'on lui octroie son droit. Le directeur lui a répondu qu'il allait de nouveau aviser l'administration centrale. Le silence méprisant est la seule réponse qui ait été faite. Que reste-t-il à faire à notre camarade ?

Jusqu'à ce jour, nous avons usé de toute notre influence sur notre jeune ami pour l'empêcher de prendre des résolutions dangereuses pour sa santé et poignantes pour sa famille. Il nous a écoutés. Mais à la lecture de la dernière lettre que nous venons de recevoir de lui, nous sentons que la montée de révolte le gagne en face de l'injustice qui persiste et nous sentons qu'il ne nous sera plus possible de le dissuader de prendre une résolution extrême pour obtenir le traitement auquel il a droit.

E. Dulac a une mère, une sœur et un frère qui viennent au bureau de rédaction prendre des nouvelles intéressantes. Nous nous efforçons de les consoler, mais leur douleur mêlée d'appréhension est tellement profonde, ils ont si peur qu'un malheur arrive à leur parent acculé à une résolution désespérée, que leur état fait peine à voir. — Pourquoi mon fils, pourquoi notre frère n'a-t-il pas le traitement qu'il

mérite ? Il n'a rien fait de mal pour nous, commis aucune méchanceté, porté tort à qui que ce soit... Ah ! et si un malheur arrive — car nous le connaissons, le pauvre petit — qui en sera responsable ? »

Les misérables gredins qui nous gouvernent, brave mère et affectueux enfants !... Mais ce monstrueux passe-droit ne peut se continuer : il faut protester, crier dans tous les milieux populaires, dans toutes les conférences, etc.

Pourquoi la presse en général est-elle si molle et laisse faire, et ne blâme pas la violation d'un droit acquis pour tous les combattants d'une cause, d'une idée, quelle qu'en soit la nuance ? Serait-ce que E. Dulac est peu connu dans le monde de la presse et que, par ce fait, il est traité en quantité négligeable ? S'il en était ainsi, ce serait maladroite d'abord et malhonnête ensuite. Maladroite parce que cette coupable indifférence crée un précédent qui pourrait bien un jour être invoqué pour légitimer de nouvelles canailleries ; malhonnête parce que c'est l'écrasement dans le silence d'un modeste garçon faisant bravement face aux responsabilités encourues pour la défense des principes qu'il croit justes.

Si nous mettons autant d'insistance à faire obtenir à E. Dulac le régime auquel il a droit, ce n'est pas seulement pour que notre ami soit traité avec plus d'égards, — ce qui est pourtant quelque chose, — mais c'est surtout pour ne pas que soit violé en sa personne le droit au régime politique pour tous ceux qui sont victimes des persécutions du pouvoir, quelles que soient leurs opinions politiques, philosophiques ou religieuses.

Il va de soi que nous ne devons pas moins protester à propos des cheminots et autres grévistes ainsi que pour le « camelot du Roi » Lacour, détenus de droit commun, au mépris de tous les précédents.

Atrocités Militaires

Je relatais l'autre jour le triste suicide du cavalier Merveille, dégoûté de l'existence par les persécutions des gradés.

Il y a ceux qui, désespérés, se tuent. Il y a ceux que l'on tue. Les victimes se succèdent, hélas, sans interruption.

Et ce n'est pas que « chez nous » que de pareilles choses arrivent ; partout où sévit l'institution militaire, partout aussi elle produit les mêmes épouvantables résultats.

A des journaux qui rapportaient l'affreux mort du légionnaire Weisrock, abandonné aux fauves par des chefs barbares, un journal d'Alsace, le *Nouveliste* répondait sous le titre significatif : « On ne tue pas qu'à la Légion ».

Un acte de brutalité inouïe qui s'est passé à bord d'un des torpilleurs de la flotte, vient d'avoir son épilogue devant le conseil de guerre maritime. Le 28 juin dernier, à l'issue de la manœuvre, le sous-officier machiniste Wroschke, du torpilleur D-7, ordonna au jeune soldat Brand d'entrer dans la chambre de chauffe pour la nettoyer. On venait d'éteindre les feux et la chaleur était intense. Suffoqué, n'y tenant plus, Brand demanda bientôt la permission de sortir ; mais Wroschke la lui refusa. Puis pénétrant lui-même dans la chaufferie, il s'arma d'un câble dont il frappa le malheureux, et l'enferma après avoir défendu aux matelots présents de lui donner le verre d'eau qu'il sollicitait.

Au bout de quelques temps, Brand fut retiré évanoui. « Attendez, nous allons le réveiller, ce... là », déclara la brute, et il se mit à le frapper de plus belle, à coups de poing et avec l'extrémité du câble, non sans l'avoir inondé d'eau. Il ordonna alors aux matelots de le soulever et de le laisser retomber à terre. Ce qui fut fait à différentes reprises. Puis un second sous-officier, Grünwald, accouru aux appels de son collègue, et après deux heures de vains efforts pour le ranimer, on jugea bon d'appeler un médecin d'un navire voisin, Brand, qui n'avait pas repris connaissance, fut aussitôt conduit à l'infirmerie, où il mourut le lendemain matin.

Dans tous les pays du monde, France, Allemagne, Brésil ou autres, le militarisme produit les mêmes abominables effets.

Le militarisme ne peut apporter que des atrocités. Tantôt ce sont les tueries patriotiques, ou des massacres de révoltés au profit de la Haute Finance. Tantôt ce sont les férociétés perpétrées plus ou moins réglementairement par des gradés désireux de sauvegarder à tout prix la discipline, condition des obéissances criminelles.

On n'en finira avec ces abominations qu'en anéantissant le militarisme lui-même, sous toutes ses formes — et du coup l'ignoble société dont il est le défenseur.

A bas le militarisme ! A bas les armées !

P.

Conte pour Noël

JEAN - PIERRE

Ce soir-là, comme tous les autres soirs, Jean-Pierre était monté à son étroit grenier, avait fait réchauffer sa soupe, et après l'avoir mangée, se préparait à se mettre au lit. Mais à ce moment — était-ce à cause de la fête nocturne qu'il sentait commencer par toute la ville ? — sa mansarde lui parut plus sordide qu'à l'ordinaire ; aussi, le vieux préféra sortir pour se mêler à la foule et prendre sa part de la joie commune.

Jean-Pierre avançait à pas lents, pesant d'une jambe sur l'autre, comme s'il portait encore de lourds fardeaux. C'était un vieux maçon à qui l'on n'eût pu donner d'âge tant il était usé, avachi par le travail. L'homme, du reste, menait une vie misérable ; trop vieux pour grimper sur les échafaudages, il bricolait maintenant de droite et de gauche. Ah ! ce n'était plus le fier ouvrier d'autrefois. Autrefois... en avait-il vu planter des drapeaux, sur le faite des maisons ! et de quel orgueil ému il vous disait : « Une maison qu'on a bâtie, voyez-vous, ça fait rudement plaisir à regarder ; ça vous fait comme un enfant plus grand et plus riche que vous ; vous le sentez bien à vous, et c'est comme un étranger : il est trop beau... »

Aujourd'hui, le vieux gîte dans un gâtelas... demain... qui peut dire où il ira lorsqu'il sera encore plus las, plus impotent... Jean-Pierre éprouve des joies d'enfant à regarder passants et étalages. C'est Noël. Une femme aux bras embarrassés de paquets le bouscule un peu, puis s'excuse gentiment. Portant la main à son feutre taché de plâtre : « Y a pas d'offense », dit le vieux. La femme s'éloigne ; d'entre ses paquets émergent les quatre pattes d'un grand cheval de bois. D'autres dames passent, pareillement chargées de provisions et de jouets. Des gens balancent au bout de leurs doigts des sacs blancs entourés de rubans roses ou bleu-tendre. Quelques jeunes filles le croisent en fredonnant ; puis d'autres, d'autres encore. Et tous pressent le pas dans la hâte d'atteindre le logis tiède et joyeux. Lui n'a pas besoin d'aller vite ; personne ne l'attend ; il ne peut qu'essayer de réchauffer son cœur à la joie qui rayonne dans les yeux des autres.

A l'angle d'une rue, des gens s'arrêtent nombreux devant une boutique brillamment éclairée. Des ampoules électriques de toutes couleurs jettent des flammes aveuglantes, d'une attirance irrésistible. Les badauds se pressent, se bousculent, les uns se frayant à grand peine un passage pour sortir du groupe, les autres s'avancant jusqu'à toucher du nez la vitrine. Et sans savoir comment, refoulé d'ici, poussé de là, Jean-Pierre se trouve au premier rang.

L'objet de toutes ces convoitises est une oie énorme, bouffie de graisse, marbrée de taches noires qui sont des truffes ; de savantes pyramides de pâtés à la croute mordorée l'entourent ; une avalanche de lumières tombe sur tout cela, mettant sur les visages des reflets verts, jaunes, bleutés ou roses. Des exclamations s'entrecroisent. Les femmes supputent le prix de la volaille. Les hommes plaisantent. Une voix de gavroche, pointue et gouailleuse domine le brouhaha : « Mince, c'est pas du manger d'ouvriers. » Le mot jette un froid ; les physionomies se rembrunissent. Quelqu'un ajoute que cette exhibition, à l'angle d'un faubourg populaire est scandaleuse : Y en a que pour les riches. — La richesse des uns est faite de la pauvreté des autres. — Ce sale charcutier n'a pas de conscience. — Ça, c'est pour faire la nique aux crève-la-faim.

Les répliques se multiplient. Jean-Pierre les écoute avec quelque étonnement ; il n'a jamais réfléchi beaucoup ; malgré ses larges épaules et ses mains énormes, c'est un timide et un humble ; il a toujours vu des pauvres et des riches et ne conçoit pas qu'il en puisse aller autrement. S'il a dit parfois, en hochant la tête : « (Tout de même, y a des gens qui en ont de trop) », il lui sem-

blait nécessaire qu'il y eût des hommes pour commander, d'autres pour servir ; et voilà tout d'un coup que ces idées solidement tassées par les ans se troublent dans sa tête. Il est mal à son aise ; suffoquant sous les poussées de ses voisins, il lui semble qu'il a très chaud ; puis très froid.

Son dîner était bien maigre... la vue de ces plantureuses victuailles lui fait un vide dans la poitrine... Une buée monte à ses yeux...

Et soudain, Jean-Pierre se sent devenir léger, léger, au point de s'envoler sans effort dans l'espace et dans le temps. Bien des siècles ont dû passer, et il lui semble qu'il a dû mourir et renaître plusieurs fois... Des gens, comme au soir de Noël de son autre existence, vont affairés et joyeux.

L'étrange fête ! Au lieu du désespoir général, chacun paraît accomplir une tâche choisie ; tous vont et viennent avec allégresse, comme des abeilles qui volètent d'une fleur à l'autre dans l'éclatante lumière d'été, puis rapportent à la ruche commune le fruit délicieux de leur aimable labeur.

Et Jean-Pierre, toujours chenu, mais léger, oh ! si léger de cœur et d'esprit, se voit bientôt transporté dans une ruche humaine immense où, sous de hautes cerrières versicolores, s'élèvent de belles palmes et de grands arbres chargés de fruits ; des fleurs à profusion s'élancent en gerbes ou retombent en grappes odorantes et de suaves musiques sourdent de toutes parts. Comme soulevé par ces harmonies de couleurs, de parfums et de sons, il avance parmi des groupes accueillants, fraternels, pleins d'attentions exquises pour les vieillards pareils à lui. Les vieillards... ils sont nombreux ici, et tous participent aux agapes somptueuses du lieu, avec ces yeux droits et ce front haut qui dénotent l'accoutumance à ces choses prodigieuses, comme s'il s'agissait de l'usage, ancien déjà, d'un droit sacré.

Où, c'est bien cela... c'est bien cela. Jean-Pierre n'en peut douter maintenant. Il est entré, par quel miracle ? dans une merveilleuse cité d'amour et de paix où c'est fête pour tous, chaque jour de l'année. Une Noël perpétuelle règne à présent sur la terre ; il n'y a plus de déshérités, plus de parias, plus de vieillards abandonnés ; une allégresse et un bien-être inouïs s'expriment dans les yeux et dans les gestes de tous...

An ! c'en est trop... c'est beaucoup trop d'un coup... Est-ce cela, ou bien les fleurs qui, par myriades, exhalent des parfums enivrants ; est-ce la musique aux accents trop suaves et pénétrants, ou encore la caresse de tous ces regards si aimants et si bons autour de lui... Jean-Pierre ne sait plus, mais il lui semble qu'il défaille à présent sous l'afflux de tant de sensations si douces à son cœur de vieux réprouvé. Il lui semble...

Mais voici qu'un heurt le réveille à demi et que, chu aux pieds des badauds — oh ! bien contemporains, ceux-là — des exclamations s'élèvent autour de la pauvre vieille loque qu'il fait, là, sur le trottoir, devant la resplendissante boutique :

— Aïe ! — Flûte ! — Et alors ? Qu'est-ce qui lui prend à celui-là ! — Un soulard, parbleu ! — Puis une voix plus perçante que les autres ?

— Ben, mon cochon, t'es pas en retard pour te saouler la gueule en l'honneur du petit Jésus !

Renée Dorient.

Pour le Libertaire

Souscription permanente

(10^e Liste)

Ravizza, 0 25 ; Girard, 0 25 ; Dubois, 0 20 ; Michel, 0 20 ; Dubouardier, 0 20 ; Buel, 0 25 ; Guignard, 0 20 ; Ménard, 0 25 ; Radis, 0 25 ; Baux, 0 25 ; Mizuel, 0 20 ; Pouciant, 0 25 ; Un copain, 0 25 ; Barré, 0 25 ; Raoul, 0 25 ; Delphine, 0 25 ; Manchamatin, 0 25 ; Desplas, 0 25 ; Bourreau, 0 20 ; Boumat, 0 20 ; Margueron, 0 50 ; Fercon, 0 15. — Total, 5 fr. 20. Collecte faite par Lanoff, 1 fr. 70 ; G. R., 2 fr. ; Verga, 1 fr. ; Souscription par Girardy

sur un chantier où l'on ne pense pas qu'au boulot, 10 fr. ; Garnier, 2 fr. ; F. Pascal, Beaversdale (Etats-Unis), 1 fr. ; Dubar Louis, 0 25 ; F. Hoste, 0 25 ; Foudrinier (collecte), 0 65 ; B. Sobias, 0 50.

(La souscription insérée dans le dernier numéro portant le n° 5 et suivie de la lettre B, est du camarade Bouvialat.) Ravizza, 0 20 ; Deux antimilitaristes, 0 20 ; Un ouvrier, 0 10 ; Un libaire, 0 10 ; Pinot, 0 20 ; Coulon, 0 20 ; Patat, 0 20 ; Gloumeau, 0 20 ; Catinat, 0 20 ; Moreau, 0 20 ; Joubié, 0 20 ; Levret, 0 15 ; Servois, 0 20 ; Opérion, 0 20 ; Rumillard, 0 30 ; Brut, 0 15 ; Milhaud, 0 20.



MONSIEUR DEIBLER REÇOIT

M. Anatole Deibler, nous apprend le Journal, a reçu dans le hangar de la rue de la Folie-Regnault des membres de la mission chinoise devant lesquels il a monté et fait fonctionner — à blanc — la guillotine.

« Les membres de la mission se sont fait donner des explications très détaillées et ont demandé à M. Deibler le prix d'une guillotine et de ses accessoires. »

« Ils ont également demandé à M. de Paris s'il se chargeait de mettre quel qu'un au courant. »

« M. Deibler a répondu qu'en douze leçons il se faisait fort d'enseigner le montage et le fonctionnement de son appareil. »

Touchant hommage, n'est-il pas vrai, que celui de ces Asiatiques, et bien digne de la « civilisation française ».

Bientôt, peut-être, les révoltés et les suspects d'Orient, les amis de la pensée libre et des doctrines audacieuses d'Europe, seront mis à mort au moyen d'une de ces sinistres machines, produit de notre industrie nationale.

Et pour la payer l'on distraira quelques sous des emprunts émis par les soins de ces financiers dont les valets de presse acquiescent par un lâche silence à l'assassinat d'un Kotoku.

BRAVO ! LA C. G. T.

Nous avons trop d'occasions de critiquer les syndicalistes pour ne pas nous en occuper. Nous soulignons les excellentes décisions prises récemment par le Comité Confédéral.

La première appelle les syndiqués à la grève générale si l'ignoble verdict de Rouen n'est pas rapporté.

La seconde — une initiative que nous espérons voir imiter par tous les groupements ouvrier — proteste de la sympathie du prolétariat de France pour Kotoku, l'ancien correspondant de la Voix du Peuple, et les vingt-cinq autres vaillants menacés de mort par le gouvernement mikadonai.

Deux belles manifestations de solidarité révolutionnaire.

PERQUISITIONS BURLESQUES

Nos camarades du Pioupiou de l'Yonne sont une nouvelle fois poursuivis, un dessin antimilitariste paru dans ce journal ayant eu le don de déplaire à « haut lieu », une perquisition a eu lieu chez le dessinateur Delannoy, auteur présumé du dessin.

On ne dit pas que les magistrats aient saisi comme « pièces à conviction » les crayons et les fusains de l'artiste.

C'aurait pourtant été la digne conclusion de cette perquisition grotesque.

VILENIES QUESDISTES

Au quesdiste « Socialisme » on recommande à employer les plus beaux procédés du temps de Villeneuve-Saint-Georges.

Tandis que les uns s'efforcent à discréditer la menace de grève générale jetée par la C.G.T. pour sauver les condamnés de Rouen, d'autres bavent sur les militants anarchisants et révolutionnaires.

C'est bien le moment, quand les principaux rédacteurs de la Guerre Sociale sont en prison, quand le gérant du Libertaire, poursuivi pour les articles publiés pendant la grève, subit l'ignoble droit commun, et que les meilleurs des cheminots partagent le même sort.

Guesde peut être fier de ses disciples !

POUR LE REPOS HEBDOMADAIRE

Tandis que le Syndicat des Employés stigmatisait — avec le concours de certains députés socialistes — la crapuleuse ordonnance de Lépine pour le sabotage du repos hebdomadaire, les 18 et 25 décembre, la dite Humanité faisait savoir, en une copieuse réclame, que certains grands magasins au titre maritime, seraient ouverts à ces dates. Etait-ce une discrète invite à l'« action directe » ?

PAUVRE MARINE !

Bordeaux, 20 décembre. — A la suite d'actes de sabotage commis à bord du croiseur Vergniaud une plainte a été déposée.

Les fils d'énergie électrique auraient été coupés par des individus encore inconnus.

APRÈS DURAND, TORTON

Décidément, la Seine-Inférieure marche bien.

Au Havre, accusé de complicité morale, Durand, secrétaire du Syndicat des charbonniers, est condamné à mort par un jury de bourgeois imbéciles.

Quelles preuves avait-on contre ce militant ? Aucune, même pas un témoignage de la police havraise ; il a fallu que la Compagnie transatlantique achetât la conscience de quelques pauvres malheureux pour que vinsent à la barre de bafouilleurs témoins à charge.

A la Bourse du travail de Rouen, était comme secrétaire un militant franchement révolutionnaire, qui, en maintes occasions, avait dit hautement ce qu'il pensait des politiciens au pouvoir.

Ce militant, c'est Torton.

Ainsi qu'il en est malheureusement dans beaucoup de villes, la Bourse du travail de Rouen est subventionnée par la municipalité. Or, M. Leblond, maire, avait mis en demeure l'Union des Syndicats de mettre à la porte son secrétaire, le camarade Torton.

Les syndicats ne voulant pas céder à l'injonction du maire et ce dernier tenant absolument à ce que Torton disparaisse, on essaya à l'heure actuelle de le rendre responsable d'excitation à la désertion.

Un soldat, Burgat, rencontré dans un jardin public de Rouen par un inconnu, aurait été amené à la Bourse et là, on lui aurait conseillé de désertion. Les camarades de la jeunesse syndicaliste et quelques terrassiers lui auraient fourni la somme nécessaire pour son voyage.

Bientôt Burgat, regrettant son acte de désertion, se constitue prisonnier et déclare que c'est sur les conseils de différents militants de la Bourse, et en particulier du secrétaire, qu'il a agi.

Comme bien on pense, l'occasion est bonne pour se débarrasser de Torton, et le voilà illico inculpé dans cette histoire.

Amené devant le juge d'instruction et sachant d'avance le sort qui lui serait réservé, Torton s'est efforcé de mettre entre la police et lui une frontière.

La magistrature, devant la fuite de sa proie, fait maintenant retomber sa colère sur un jeune homme de dix-sept ans, Damberville. Chose scandaleuse, c'est la mère de ce jeune homme dont on a voulu faire l'accusatrice de son fils. Voici comment :

Le chef de la sûreté de Rouen fait pénétrer l'inconscient soldat Burgat dans l'appartement de la mère de Damberville, tandis que lui se cache dans l'escalier.

En entrant, Burgat demande à Mme Damberville si elle le reconnaît et si elle peut lui procurer les brochures antimilitaristes de son fils.

La brave femme, ne se doutant de rien, dit se souvenir, en effet, l'avoir vu à sa table avec son fils ; quant aux brochures, elle déclare n'en pas connaître l'existence chez elle.

Aussitôt Mathieu pénètre à son tour et annonce à la pauvre vieille qu'elle vient de fournir la preuve que son enfant a connu le soldat Burgat et que Damberville va être arrêté comme antimilitariste.

Il faut renoncer à qualifier de tels procédés. Ils sont dignes de nos gouvernants et du régime républicain que nous subissons.

Un Rouennais.

A un « Général »

Il y a un homme dans le Parti socialiste pour lequel nous ressentons une profonde sympathie.

Nous ne saurions avoir d'autre sentiment pour le propagandiste antipatriote et le courageux défenseur de Liabeuf.

Seulement, lorsqu'il prétend nous imposer le respect des politiciens socialistes et des gens de l'Humanité, nous ne marchons pas.

Nous continuerons à démasquer leurs méfaits et nous pensons que la meilleure façon de démolir et de trahir les exploités serait de laisser les candidats et parlementaires continuer leur besogne dépravante.

Nous nous réservons également le droit de répudier la plupart des opinions du « Sans-Patrie ».

Nous n'acceptons ni son collectivisme autoritaire, ni ses sympathies incompréhensibles pour l'ignoble bourgeoisie démocratique qui, pendant tout le XIX^e siècle, se baigna dans le sang des prolétaires.

Nous croyons aussi que la défiance à l'égard des meneurs est salutaire pour tous les mouvements d'émancipation qui ne veulent avorter.

Ces réserves faites, nous continuerons à aimer passionnément dans l'« herméisme » tout ce que les bourgeois y détestent.

Le Roman de "L'Action Française"

Nul n'ignore, sans doute, que le parti royaliste en France est déchiré, comme tous les partis politiques, par de violentes querelles intestines. La lutte actuelle, que l'on peut suivre dans les colonnes de l'Action Française, entre les rédacteurs les plus en vue de ce journal et les membres du bureau politique du duc d'Orléans, est très curieuse ; si elle semble mettre simplement en cause quelques personnalités du monde royaliste, elle cache, en réalité, des tendances absolument antagoniques que les rédacteurs de l'Action Française ne paraissent pas discerner fort nettement. Mais la balance ne semble pas pencher du côté de l'A. F., car, ce matin même (jeudi), on peut lire, en première page, une déclaration de rupture entre le duc d'Orléans et lesdits rédacteurs.

Je n'aurais certes pas songé à me mêler à ce débat, me contentant de le suivre de loin, si, dans le numéro de dimanche, ne se trouvait une lettre dans laquelle je suis accusé, d'une façon d'ailleurs équivoque, d'avoir fait passer un article au Libérateur, sous ma signature, article écrit, ou tout au moins inspiré par l'Accord Social, en vue de nuire à l'A. F.

Or, il faut savoir que l'Accord Social, dirigé par un certain Bacconnier, est le journal adversaire de l'A. F. et, en ce moment en faveur auprès du duc d'Orléans. Il faut savoir aussi qu'à l'Accord Social se trouve un ancien anarchiste que beaucoup de camarades ont connu autrefois : j'ai nommé Georges Paul.

C'est dans une lettre que publie l'A. F., datée du 18 août 1910 et signée de neuf témoins, que se trouve l'accusation. Sur ces neuf témoins, je constate d'abord qu'il n'y en a que deux qui affirment avoir été témoins du fait suivant :

... (Ils) avaient eu connaissance de l'article du Libérateur longtemps avant cette date (le 2 janvier 1910), c'est-à-dire avant même son impression. M. Y... l'avait lu et commenté, simple manuscrit, devant MM. Bacconnier, Delest et Larroque dans le local même de l'Accord Social. Il l'avait lu comme étant de lui et ce n'est qu'au su de M. Bacconnier et aidé de ses conseils littéraires ou autres qu'il le fit insérer dans le Libérateur. En outre, M. Delobel, survenant dans une salle de l'Accord Social, avait saisi un mot très significatif appartenant au texte même de l'article « la camelote royale » non encore paru. M. Y... avait précisé à M. Bacconnier devant MM. Delest et Larroque le nom du signataire de son article... Plusieurs d'entre nous connaissant d'ailleurs les relations d'amitié qui existaient entre M. Y... et ce dernier.

Comme on peut s'en rendre compte, cet Y... désigne Georges Paul, avec qui, il est vrai, j'étais depuis plusieurs années en relation d'amitié. Ce n'était un mystère pour personne. Souvent, même après son entrée à l'A. F., j'avais eu avec lui de longues discussions. Il espérait me convertir au royalisme, mais l'A. F. métrait trop profondément antipathique. De l'Action Française ou de l'Accord Social, j'aurais préféré le premier groupe, qui était original et intéressant ; mais sur un point, fondamentalement à mon sens, je ne pouvais admettre ses théories qui versaient dans l'utopie ; l'Accord Social, au contraire, était plus réel, plus « pratique », trop « pratique » ; c'était un groupement composé de gredins qui faisaient de la démagogie afin d'arriver tôt ou tard au pouvoir. Cela je ne le cachais pas à G. Paul. Nul doute, lui disais-je, que le duc d'Orléans, qui est très borné et se moque fort de la réorganisation de la société française, et qui veut seulement remonter sur le trône de ses aïeux, nul doute qu'il ne suive une politique plus conforme aux mœurs démocratiques et parlementaires, avec lesquelles il a quelque chance d'arriver ». Je vois aujourd'hui que je ne me trompais pas.

Mais du côté de l'A. F., un groupe m'irritait ; c'étaient les dirigeants des camelots du Roi. Les camelots du Roi constituaient un groupement composé de jeunes gens, pour la plupart de famille aisée, et très naïfs ; à leur tête, dans toutes les manifestations tapageuses qu'ils organisaient au quartier Latin, se trouvaient un certain nombre de personnages peu recommandables, venus de tous les points de l'horizon politique, et qui n'ayant pu se faire une situation dans les divers milieux où ils avaient séjourné, s'étaient précipités là, espérant tirer quelque profit de leur opposition. Grâce à leur expérience des milieux politiques et à leur manque de scrupules, ils réussissaient à s'imposer. C'est contre eux que j'écrivis cet article sur « La Camelote royale », dont le titre, qui étonna si fort le sieur Delobel, courait le quartier.

Sans doute, les renseignements que j'ai donnés ne sont pas tirés de ma seule imagination ; il a bien fallu que je les trouve quelque part, et l'Action Française reconnaît que « ... les incidents étaient contés, en dépit d'un système de déformation ridicule, avec une justesse de composition et d'arrangement qui ne

pouvait être due au hasard et qui dénotait un afflux régulier d'informations très précises. »

Voilà qui est net ; ce que j'ai dit sur la Camelote Royale est exact, et l'Action Française, qui veut réorganiser la société moderne et rétablir les traditions d'ordre, d'honneur et de loyalisme, ne ferait pas mal d'épurer ses propres troupes.

Mais ce n'est un mystère pour personne que tous ces renseignements coulaient le quartier Latin et ailleurs. L'A. F. ne dit-elle pas : « Nous savons par d'autres auditeurs, que M. X... ne cessait de répéter là et ailleurs ses indécisions, ses cancanes, ses lâches calomnies. Tout le monde les entendait et les répétait... »

J'ai mis un X à la place du nom de la personne visée par l'A. F., que je ne connais pas plus que M. Bacconnier ; cela n'a aucune importance. L'aveu seul est à retenir.

Je ne connais pas davantage les deux prétendus témoins de la lecture de mon article (avant sa publication), mais voyez leur moralité.

L'article publié dans le Libérateur le 3 octobre 1909 aurait donc, selon eux, été lu à l'A. F. en septembre. Or, ils ne s'en émurent qu'au mois de janvier 1910 et ils donnèrent leur démission.

Ce n'est qu'au bout de trois mois de réflexion qu'ils s'aperçurent que Bacconnier n'avait pas dû agir convenablement vis-à-vis du mouvement royaliste ! Et ce n'est que le 18 août 1910 qu'ils se décidèrent à écrire leur témoignage !

Tant qu'ils n'auront pas d'autres preuves pour appuyer leurs racontars, je continuerai à croire que c'est bien moi et non Bacconnier ou Georges Paul qui ai écrit cet article.

Et quelle légèreté de la part de l'A. F. d'ajouter foi à ces énonciations. La polémique qui dure depuis une dizaine de jours foisonne de potins et de cancanes.

Ces messieurs ont échafaudé un vrai roman-feuilleton sur de simples vérités. Comme ce sont avant tout des intellectuels, ils n'ont pas eu de peine à bâtir une construction de belle apparence, où tout est bien systématisé, bien ordonné... mais dont les matériaux n'offrent aucune solidité.

Enfin et surtout, ce sont des conspirateurs, lesquels, par conséquent, voient partout des conspirations dirigées contre eux, et c'est quelque peu ridicule, car leur échec s'explique par des raisons politiques très claires et il était inutile d'en chercher des causes romanesques et mystérieuses.

H. Lantz.

L'article que j'écrivais la semaine dernière étant arrivé trop tard pour être inséré, je profite de l'occasion pour y ajouter une note.

Dans l'Action Française du lundi 19 décembre, on peut lire cette extraordinaire déclaration d'un des signataires de la lettre publiée dimanche passé : — « On comprendra que M. J. Delest n'ait pu, à la date du 10 avril 1910, accuser M. Bacconnier d'être l'inspirateur de ces articles, car il lui manquait les preuves testimoniales qu'il a possédées depuis. »

Ainsi ce Delest, qui s'était donné comme l'un des deux témoins de la prétendue lecture de mon article n'était pas encore bien sûr au mois d'avril 1910, c'est-à-dire plus de six mois après, de l'avoir réellement entendu lire !

Mais voilà qui est plus piquant : « Il ne fut donné aucune suite à cette accusation formelle. Beaucoup plus tard nous avons, mes amis et moi, rédigé et signé cette même accusation afin de permettre à l'Action Française, attaquée par les moyens que l'on sait, de démasquer les machinations du directeur de l'Accord Social. »

« Je rappelle que notre lettre accusatrice du 18 août 1910 portait la signature de neuf témoins. »

On le voit, le procédé est très simple et à la portée de tout le monde ; si vous manquez de preuves pour accuser vos adversaires, réunissez-vous à quelques-uns et signez une déclaration collective, cela constituera une preuve écrasante, et ils n'auront plus le droit de protester sans se faire traiter de menteurs.

Enfin, sur l'honnêteté de ces messieurs de l'A. F., je cueille aujourd'hui mardi cette appréciation de Ch. Maurras :

« Dès que notre journal multiplia notre influence politique, tous les aigris, tous les dépités, tous les jaloux, tous les envieux réfugièrent leur cabale dans les bureaux de l'Accord Social, et c'est là aussi que refusa la mauvaise humeur des Comités officiels voyant monter autour d'eux dans Paris, une armée royaliste qui ne pouvait guère les tenir pour ses grands chefs puisqu'elle les ignorait de toute son âme. D'où murmures, plaintes, fureurs. Bacconnier vivait là-dedans... »

Les neuf signataires de la lettre en

question étaient membres de l'Accord Social et vivaient aussi là-dedans. Maintenant, sans doute, ces messieurs sont, aux yeux de Maurras, de parfaits honnêtes gens !

H. L.

GRAND MEETING de Protestation contre la condamnation à mort de DURAND
Samedi 24 décembre, à 8 h. 12, salle Perot, 20, rue Ordener.

Orateurs inscrits :

BODECHON, de la section révolutionnaire du 18^e ; DOUYAU, de la Jeunesse libérale ; BEAULIEU, de la Fédération communiste ; CONSTANT, de la voiture ; CHARBONNIER, des plombiers-couvreurs. Entrée : 0 fr. 20 pour couvrir les frais.

Presse Infecte

Le Journal du 2 décembre publie une photographie de l'allumettier Jules Thellier et une note tendancieuse sur lui. Quel est le crime de cet ouvrier ? D'après l'organe de la rue de Richelieu, Thellier aurait assassiné une dame Aubry ; deux balles de revolver, l'une dans le ventre, la deuxième dans la tête, auraient occasionné la mort de cette femme. La victime, avant de mourir, aurait dénoncé son meurtrier. Or, premier mensonge, le cadavre ne fut découvert que longtemps après le crime ; je ne sache pas qu'une morte ait jamais dénoncé son meurtrier ; il est vrai que la victime s'occupait de spiritisme, ce qui peut donner à penser que l'esprit de la femme Aubry soit allé visiter celui du rédacteur du Journal ; mais où l'esprit du journaliste en mal d'élucubrations fait défaut c'est quand, quelques lignes plus loin, il dit que la victime n'eut pas le temps d'indiquer la cause du crime. Le deuxième mensonge de l'illuminé reporter se trouve dans les lignes qui suivent, où il raconte que Thellier, réfugié à Amiens, se trouvant appréhendé par un agent, il le tua net. Or le « filic » Fauconnier mourut quelques jours après, non des suites de la blessure qu'il reçut en procédant à l'arrestation, mais de l'opération qu'il subit.

Il est impossible de reconnaître Thellier dans la photo (?) du Journal ; en effet c'était un homme propre et soigné de sa personne, et la pseudo-photo le représente avec une tête de brute, le col échané.

Le titre de l'article, « Deux fois assassin », est un peu exagéré, car rien ne prouve que Thellier détruisit la spirite Aubry. Tous ceux qui ont connu cet homme doux, aux yeux rêveurs, sont d'accord sur un point, c'est qu'il était un détraqué ; pour ma part j'ai essayé bien des fois de discuter avec lui, mais cela était impossible ; aujourd'hui individualiste à outrance, patriote, niant Dieu le matin, croyant le soir, tout en lui était contradiction.

Il connut un jour la femme Aubry (tous deux travaillaient à la manufacture d'allumettes de Pantin) ; il voulut lui faire partager ses idées ; en revanche, elle qui s'occupait de spiritisme voulut lui faire comprendre les siennes. Ce fut alors le détraquement cérébral complet du pauvre rêveur. Comment en effet résister à la contagion ? Le cerveau le mieux constitué eût bientôt sombré aux extravagances répétées de l'hystérique médium ; j'ai vu un soir ce « sujet », alors qu'avec plusieurs camarades et par curiosité, j'assistais à une de ses expériences, vouloir faire tourner une table, et ne pouvant y parvenir implorer l'esprit de Jeanne d'Arc et celui de Louise Michel, ce qui montre bien l'état mental de cette femme.

Agée de quinze ans de plus que Thellier, elle en devint amoureuse, mais il ne répondit pas à ses desirs ; père de famille, il n'eut aucune envie de former un nouveau foyer ; ce fut tant mieux car ses rejets n'auraient été que des fruits au cerveau avarié. Ceci ne fit pas l'affaire de la disciple de Papus, qui jura de se venger de ce dédain et dit à tout venant qu'elle aurait la peau de son collaborateur en spiritisme. Un dernier mot suffira pour montrer la mentalité de cette triste anarcho-chrétienne : elle se fit un jour exorciser par un moine venu en mission à l'église d'Auberbilliers. Je le répète, Thellier, en fréquentant cette malade, devint peu à peu détraqué ; sa gaieté naturelle disparut pour faire place à une mélancolie, à une misanthropie profondes. En le présentant comme un apache, en le déclarant deux fois assassin, en donnant de lui une photo truquée, le Journal, qui n'a rien à envier à son confrère Zigomar, cherche à faire pression, dès aujourd'hui, sur l'opinion publique et sur le jury chargé de juger Thellier. Les sept années de réclusion octroyées si généreusement par la cour d'assises d'Amiens ne suffisent pas à la presse bourgeoise. Les médecins légistes ont déclaré que Thellier était un irresponsable ; si par suite d'articles tendancieux d'une presse à ordures, écrits pour faire plaisir à certains de ses lecteurs, ce dément était à nouveau condamné, les responsabilités du crétin doublé d'une canaille qui a écrit l'article du Journal seraient grandes. On oigne un malade, on ne l'envoie pas au bagne. Mais la grande presse n'en est pas à une salleté près. Quoi qu'elle fasse elle n'entraînera pas l'opinion publique, car personne ne croit que Thellier est l'auteur du meurtre de cette malheureuse.

E. G.

Les camarades dont l'abonnement est échu sont instamment priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

LE TOLSTOÏSME

Tolstoï, le grand écrivain russe, vient de mourir. Tous les journaux, revues et magazines d'Europe et d'Amérique lui consacrent de longs articles. Ces notices nécrologiques, ces études biographiques — autant que nous en pouvons juger par celles que nous avons lues — sont d'une généralité imprécise et d'une laudative banalité. Mais ce qui frappe dans ce concert universel de lamentations hypocrites et de louanges vaines, c'est l'absence de toute critique. C'est le parti pris d'admirer quand même, malgré tout.

Pourtant, cet homme — en qui, hélas ! la mort intellectuelle avait précédé de quelques années l'arrêt du mouvement vital — mérite mieux qu'une approbation totale et dédaigneuse. Il vaut qu'on le discute.

Et d'abord, payons notre tribut à sa mémoire. Les deux idées maîtresses de Tolstoï que nous pouvons approuver sont celles de régénération de l'humanité par le retour à la nature et par le travail manuel, et celle de l'amélioration de l'individu par lui-même.

Voltaire nous l'avait enseigné déjà : il faut cultiver notre jardin. Et ceci doit s'entendre au propre et au figuré. « Le travail, note-t-il à la fin de *Candide*, éloigne de nous trois grands fléaux : l'ennui, le vice et le besoin ». C'est un grand malheur que le divorce entre l'effort musculaire et l'intelligence ait pu se produire. « Tout ce qui est fait par la main est susceptible d'être bien fait, et tout ce qui est bien fait est en un sens une œuvre d'art », a dit Charles-Albert (que je cite de mémoire) dans son excellente plaquette sur *L'Art et la société*. Tolstoï, et aussi Bondareff, dont il se fit l'éloquent interprète, écrivirent sur ce sujet des pages admirables, que nous approuvons avec enthousiasme, nonobstant certaines considérations par trop mystiques.

L'idée de réformation personnelle nous plaît également. Cultiver son « moi », tendre à réaliser une individualité originale et forte, puissamment volontaire, doit être l'objectif essentiel de tout militant, car pour l'œuvre d'émancipation intégrale à laquelle nous collaborons — la plus grandiose et la plus noble qui se soit jamais offerte à l'intelligence et à l'activité humaines — il faut des personnalités fortes, indépendantes et énergiques. Oui, le salut est en nous. Mais Tolstoï a oublié une chose, une chose qui a certainement son importance, c'est que l'homme est un animal social et dépend du milieu dans lequel il vit, c'est que les conditions d'une solidarité effective, d'une entraide fraternelle compatible avec la liberté la plus grande pour l'individu, sont à réaliser entièrement.

Certes, il faut aller de la base au sommet, du simple au composé, de l'unité à la somme, de l'individu à la société. Mais pendant que nous exposons savamment et logiquement les grands problèmes humains, les événements historiques suivent leur cours et des catastrophes viennent nous rappeler de temps à autre que les forces d'oppression politique et d'exploitation économique sévissent toujours et qu'il faut les vaincre avant de songer à la grande halte de l'humanité sous les ombrages frais de la Thélie future.

C'est ce que Tolstoï ne voulut pas comprendre. Répondre à la violence par la violence, c'est l'éterniser, affirmait-il avec obstination. Lui opposer un verset de l'Evangile ne la perpétue pas moins, a écrit dans ce journal même un de nos camarades, car nous savons que la méchanceté des uns s'accroît à proportion de la lâcheté des autres. Mais le « grand tourmenté » ne consentit jamais à admettre la valeur sociale de cet axiome de physique : une force n'est résistible que par une force plus grande.

Pour se rendre compte du manque de courage moral de l'illustre auteur de *Résurrection*, il suffira de citer l'anecdote que rapporte M. Ossip-Lourié à la page 17 de sa consciencieuse étude sur *Tolstoï et le Tolstoïsme* :

« Un jour, pendant sa promenade, vers la fin de 1906, Tolstoï rencontra un jeune paysan qui lui demanda des livres. C'était un prétexte pour entrer en conversation. Il raconta au romancier que tous les paysans de son village étaient en prison. Ils avaient été arrêtés, battus, emprisonnés, pour le seul fait d'avoir organisé un meeting. En réponse aux plaintes de son interlocuteur, Tolstoï entama son chant éternel : — On ne peut vaincre le mal par le mal.

« — Mais notre existence devient de plus en plus impossible. Nous n'avons ni terre ni travail. Que faut-il faire ? — Pour tout jeune homme qui commence sa vie, il ne faut qu'une seule chose : ne pas pécher, vivre selon les lois de Dieu.

« — Chacun son Dieu. Il y a des millions d'hommes et des millions de dieux.

« — Je vous conseille de ne plus vous occuper de la révolution.

« — Que faut-il donc faire ? On ne

peut pas cependant souffrir éternellement. Que nous faut-il faire ?

« Désagréablement impressionné, je m'éloignai », raconte Tolstoï.

Cette attitude équivoque qui traduit une si navrante défaillance de la volonté en un moment aussi tragique ne doit pas nous étonner outre mesure. Elle résulte logiquement de l'enseignement néo-chrétien donné par le moraliste qui vient de mourir, dans les dernières années de sa vie. Par là, sa malaisance est démontrée. Le malaise que l'on éprouve à considérer une œuvre si complexe, si étrange, si contradictoire, fut souligné par feu Elisée Reclus. En 1900, il répondait à M. Gerfaul, qui faisait une enquête sur Tolstoï pour la *Revue Internationale de Sociologie* :

« J'éprouve une si belle admiration pour le génie descriptif de ce grand écrivain, pour la hauteur et la noblesse de ses idées, pour la clarté et triomphante logique de ses arguments contre l'Etat, que je ne voudrais à aucun prix exprimer la gêne morale que j'éprouve en constatant la situation oblique dans laquelle les circonstances de la famille et du milieu ont placé Tolstoï, il conseille directement, avec véhémence, à tous ses lecteurs, de refuser le service militaire et tous autres moyens d'oppression ; mais, s'il est cordonnier et paysan, il est comte aussi, et s'il proteste contre les lois et conseille aux autres de ne pas leur obéir, il s'y conforme lui-même ; ou du moins, s'il ne paie pas ses impôts, il accepte qu'on les lui paye. Il y a là quelque chose qui ne me paraît pas clair et qui m'empêche de me prononcer sur la doctrine. »

Tolstoï s'apparente à Jean-Jacques Rousseau, avec lequel il a de nombreux points de contact, bien qu'ils diffèrent totalement quant à la conception politique. Ils furent tous deux des religiosités ; l'un et l'autre eurent à la bonté native de l'homme, dévoyée par le milieu social ; ils eurent également de commun une conception mystique de la vérité ; en outre, les idées pédagogiques du vieux reclus de Yasnaya-Poliana (excellentes, d'ailleurs) sont en partie inspirées de l'Émile.

Sur la fin de ses jours, Tolstoï poussa l'incompréhension de Shakespeare jusqu'à lui dénier tout talent et eut la folie de condamner les plus belles de ses propres œuvres, telles que *Guerre et Paix*, *Anna Karénine*, etc. Du temps de sa jeunesse, l'auteur de la *Sonate à Kreutzer* fut un viveur et un débauché ; c'est sans doute pourquoi, vers le soir de sa vie, il fit montre d'une répulsion aussi violente que stupide à l'endroit des relations sexuelles ; sans les condamner nettement, il laisse entendre que la chasteté absolue est préférable à l'union conjugale.

En résumé, Tolstoï fut une intelligence d'élite, un écrivain de génie qui mérita l'admiration universelle. Mais quel piètre caractère ! Il eut la gloire d'être excommunié par le Saint-Synode ; il dénonça avec force l'infamie et les dangers de la confession ; il bafoua le pharisaïsme religieux, la prière publique, les simgères rituelles, les mœurs sacerdotales ; il se fit l'apôtre d'un christianisme communiste, fraternel et anarchiste, semblable à celui que Jésus prêchait il y a deux mille ans au bord du lac de Tibériade ; il conseilla le refus du service militaire et de l'impôt ; sa critique impitoyable s'attaqua au gouvernement comme à la racine même du mal. Il eut toutes les audaces de la pensée. Mais, hélas ! il fut lamentablement lâche devant les faits. L'influence de Tolstoï — qui était immense — s'exerça contre la révolution russe, et c'est à lui — tout autant qu'aux milliards de nos petits bourgeois français — qu'on doit le triomphe insolent du tsarisme.

Albert Hayat.

Fédération Révolutionnaire Communiste
(Groupe du 13^e)

Grande fête familiale de fin d'année le samedi 24 décembre, à 9 heures du soir, salle Kupfer, 14, rue de la Pointe-d'Ivry.

Partie de concert par les camarades chansonniers.

Causerie éducative par le camarade Pierre Martin.

A minuit, collation facultative et senterie.

A l'issue de la partie concert, il sera tiré une tombola gratuite composée de lots offerts par les camarades du groupe.

Une invitation cordiale est adressée à tous les camarades adhérents ou non.

Les camarades qui nous font des commandes de librairie, sont priés de joindre à leur montant les frais de recommandation, tous les envois, à cette époque de l'année, devant être recommandés, sans quoi l'on risque beaucoup de ne pas les recevoir à cause de l'encombrement de la poste et des gares.

Un nouvel Azeff!

Le Comité Central du Parti Socialiste-Révolutionnaire russe annonce que Ivan Kiruchine, membre de l'organisation de combat de ce parti, un matelot, qui fut condamné à mort à la suite de l'insurrection sur le cuirassé *Otchakov* et dont la peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, ce Kiruchine qui s'évada du bagne en 1907 et fut arrêté une seconde fois à Moscou en 1908, et qui, ensuite, s'évada une seconde fois de prison, est un mouchard-provocat.

Azeff lui aussi avait été membre de cette organisation de combat. Après son exécution morale par les révolutionnaires, cette dernière fut complètement refondue et reconstituée. Cette fois encore, elle sera obligée de recommencer le travail le plus pénible et le plus délicat, à cause de ce nouveau mouchard.

D'après les renseignements que nous avons pu avoir de nos amis russes, qui ont été mêlés de très près à cette nouvelle affaire Azeff, l'organisation de combat qui était Kiruchine devait, dans quelques jours d'ici, quitter un des pays d'Europe pour continuer en Russie la lutte terroriste adoptée par le dernier congrès du Parti Socialiste-Révolutionnaire.

Fort heureusement, on a pu découvrir ce mouchard-provocat avant le départ, car une fois la frontière russe passée, nos amis les plus courageux et les plus dévoués à la cause révolutionnaire seraient tombés dans les griffes de la Bête Rouge de Tsarkoï-Selo.

Et pourtant M. Stolypine a déclaré hautement à la Douma que le gouvernement n'a pas eu le temps d'accomplir une œuvre de la proportion de celle d'un Azeff. Mais il a commencé par où a commencé ce dernier...

Peut-être aurons-nous bientôt le bonheur d'annoncer que le mouchard Kiruchine a expié sa trahison la plus basse, la plus immonde de toutes, si toutefois il y a des degrés dans la trahison.

Bonne chance, amis de l'organisation du combat!

Waso Chrocheli.

L'Agitation

SEINE-ET-OISE

Besogne antiparlementaire

Si nous voulons garder les sympathies et le bénéfice que nous avons tirés de la campagne antiparlementaire et être prêts à recommencer avec plus de succès aux

prochaines élections, nous ne devons pas laisser les partis politiques exploiter cyniquement au profit de leur action votarde, tous les crimes gouvernementaux et capitalistes.

Nous devons profiter de l'agitation menée en faveur de la charité des vivres, des insinuations juridiques, ou de tout autre fait social pour passer ces faits au crible de la raison en contradiction avec les arrivistes et les intéressés de la politique.

Les copains de Seine-et-Oise mettent ces moyens en pratique et ont de bons résultats.

Une réunion organisée par le P. S. U. pour soi-disant protester contre la condamnation de Durand fut donnée à Pavillons-sous-Bois samedi dernier avec, comme orateur, le fameux Delante — 15.000 du XX* — ce lui-là même qui, par des moyens à la Briand, empêcha toute contradiction des copains dans ses réunions pendant les dernières élections. Le sus nommé se trouva en face de contradicteurs énergiques qui l'ont rappelé à plus de pudeur, lui faisant remarquer que la réunion avait été organisée pour sauver la tête d'un copain et non pas pour vanter l'action électorale et déblatérer les antiparlementaires. 300 auditeurs écoutèrent malgré les protestations intéressées, des déclarations nettement anarchistes et antiparlementaires.

Le lendemain, les mêmes copains, en l'absence d'Yvetot, de Péricat et Lapiere, annoncés au meeting de Livry pour la même protestation, firent entendre la parole anarchiste à un auditoire de plus de 200 syndiqués et trouvèrent à ce meeting les camarades Gibault, Clairret, Juville, des organisations syndicales de Seine-et-Oise pour faire chorus avec eux et réclamer le définitif coup de balai aux politiciens de syndicat. Pour donner une idée aux copains de ce qu'étaient aux syndicats les politiciens de la contrée, nous dirons que la réunion était présidée par un socialiste et que le secrétaire était un radical, les quels se refusèrent à accepter la responsabilité d'un ordre du jour, en conformité avec les déclarations et les mesures énergiques prises à cette réunion.

Les syndiqués présents surent traiter comme ils le méritaient tous les louches intéressés de la politique et déclarèrent vouloir constituer une nouvelle Union intersyndicale où tout individu ayant un fil politique à la patte sera impitoyablement écarté. Il fallut donc constituer un bureau pour remplacer les froussards, à l'exception du copain Mignaton, qui déclara prendre la responsabilité des déclarations; enfin l'ordre du jour suivant fut adopté aux cris de: « Vive l'action directe, à bas les politiciens! »

« Les camarades présents à la réunion de protestation organisée par l'Union intersyndicale de Livry, après avoir entendu les déclarations des camarades Majot, Gibault, Rimbault, Juville et Clairret, décident de répondre aux provocations gouvernementales par la violence, le sabotage et l'illégalité, pour dégrader des griffes de la magistrature bourgeoise les copains militants dont l'existence est en danger pour avoir eu le courage d'attaquer le régime de paresse, de vol et d'injustice qui opprime la classe ouvrière. Signé: Mignaton, Rimbault, Clairret. »

Il faut ajouter pour les copains qui ne croient pas aux résolutions prises en réunion publique que la contrée en question a un parquet et un commissaire de police mobilisés à propos d'actes criminels (sic) commis sur la voie ferrée, les lignes télégraphiques et même la propriété (resic). Une quête faite au profit de Durand a produit 10 francs.

Communications

Fédération révolutionnaire communiste. — La fédération existe. Certes, comme tout ce qui se forme, elle pèche sur bien des points; elle n'est pas encore ce qu'elle devra être. Les critiques ne lui sont pas épargnées, et c'est tant mieux, cela prouve son existence; loin de décourager ses militants les critiques ne font que d'exalter leur zèle; nous devons accepter sans recriminer les défauts d'organisation et de tactique qui nous sont signalés et nous employer à les corriger.

Des à présent les groupes de la Fédération prennent leurs dispositions pour mener une vigoureuse campagne antiparlementaire. Une brochure va être éditée et sera distribuée aux jeunes gens qui prochainement vont aller exhiber leur corps devant les pourvoyeurs de chair à canons, afin que ceux-ci choisissent les meilleurs d'entre eux.

Dimanche prochain sera sérieusement étudiée cette question: à aux camarades des différents groupes de Paris et de la banlieue d'assister à la réunion qui aura lieu, 70, rue des Archives, à 2 heures.

Union syndicale des ouvriers sur métaux (Fédération des FO), salle des fêtes de « La Bellevilloise », 23, rue Boyer. Conférences publiques et contradictoires par Sébastien Faure.

Le deuxième aura lieu le lundi 26 à 8 h. et aura pour sujet: « En pleine bataille ».

Dans la troisième qui aura lieu le samedi 31 décembre, notre ami traitera le sujet suivant: « C'est la société future ».

Ces conférences auront lieu dans la même salle et à la même heure, que la première. Nous comptons sur tous les camarades pour faire la propagande nécessaire autour d'eux. Prix d'entrée: 50 centimes pour chaque conférence au profit de « La Ruche ».

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 23 décembre à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire: histoire des idées communistes, de l'antiquité à nos jours. Du communisme de Platon au communisme libertaire, par Léon Clément.

Notes. Moyens de communications, métro: Martin Nadaud; par la ceinture: gare Ménilmontant.</